



Jean-Christophe Norman, *Ulysses, a long way, (Hiroshima)*, Bank of Japan, Hiroshima, Japon.

Au pied levé en transgression Volte-face de l'appropriation

J. Emil Sennewald

Une atmosphère mélancolique se répand sur toute la surface du fleuve. Il semble déçu. Nous l'avons traversé sans nous en rendre compte. Nous sommes passés sur l'autre rive, avons touché l'eau, sans que cela laisse des traces significatives. Retirant la feuille placée sous l'écriture pour en faire un avion-origami, nous nous sommes envolés. Attends – souviens-toi de Sadako Sasaki, de ses mille grues en papier qu'elle avait entreprises de confectionner pour repousser sa mort d'une leucémie due à l'irradiation à Hiroshima. Elle est morte, mais ses grues continuent à voler en tant que symboles de paix. Tu demandes: «Faut-il mourir pour devenir symbole?» Un autre rétorque: «De toute façon, nous, on a fait le mur.» En effet, nous sommes à nouveau devant la paroi. Mais rien n'est plus pareil. Revenu d'autres bords, l'artiste raconte. Il est allé à Hiroshima, la «large île», pour marcher et écrire. À l'écouter, la ville se transforme en figure, incantation de la bombe. Il a écrit sur le sol de la banque du Japon, un des rares bâtiments subsistants. «L'œil voit ce qui n'existe pas dans la réalité, il le matérialise, lui donne un sol pour le parcourir», explique-t-il. Il a marché, toute une nuit, dans un musée, marquait l'heure à l'aide de deux cuillères, a pris une photo de l'extérieur, comme si le jour ne se levait plus. Incarner le temps en le pliant en feuilles, en pas, en traits, c'est le faire vivre. Ici, dans ce musée, c'est aussi ce que nous faisons, d'une certaine manière. Nous plions le temps en passant devant ce mur qui se remplit et se replie, qui attire et se retire.

Depuis le début de notre existence, les lieux sont les maîtres mots. Ce sont eux qui dictent nos gestes et la plupart de nos décisions, y compris celles que nous pensons décider seuls, sans cette part extérieure, sans l'autre, sans les

autres. Soudain, ce qui devenait surface par l'acte d'écrire s'est retiré. Il ne reste que les traits, formant un tissu flottant dans l'air comme un rideau ou un voile. Dès le début, il y avait du brouillard. On croyait trouver derrière ce voile un genre de vérité, du moins pouvoir toucher au réel. Il était comme celui du sanctuaire de la déesse Saïs, tant admirée par les romantiques, notamment en raison de l'interdiction de soulever ce voile. Novalis l'a identifiée comme une figuration de la nature, qui incarne tantôt la bien-aimée, tantôt une représentation de soi-même¹. L'interdiction est le moteur principal du désir de surmonter sa finitude. Devenir symbole en repliant les symboles, en faisant des origamis de toutes ces couches de significations afin que le monde, si lointain, redevienne un sol à fouler. Dès le départ, cette aventure n'était qu'une suite d'appropriations. On utilise les mots de Jean-Christophe Norman comme on le fait de ceux d'autres auteurs. Nous nous servons toujours des mots des autres, dans ce monde de paroles et d'écritures. Tous les mouvements que nous avons produits ensemble, avec Jean-Christophe Norman, ne font qu'annuler ceux que nous nous apprêtons à faire. Les mots que j'écris ont le même effet. Ainsi, chaque fois que j'ajoute une chose, j'en retire une autre. Or, l'acte de retirer, le mouvement même de transgression vers la chose constitue une volte-face de l'appropriation. C'est comme un enchaînement de souvenirs qui nous portent d'un lieu à un autre et construisent ce qui devient une face à marcher.

1 Novalis (Friedrich von Hardenberg), *Les Disciples à Saïs et les Fragments*, trad. Maurice Maeterlinck, Paris, José Corti, 1992.

«Le retour au livre alors est l'abandon du livre, il s'est glissé entre Dieu et Dieu, le Livre et le livre, dans l'espace neutre de la succession, dans le suspens de l'intervalle. Le retour alors ne reprend pas possession. Il ne se réapproprie pas l'origine.»
Jacques Derrida, *L'Écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967, p. 430

Ces feuilles volantes sont publiées durant la création *in situ* de *Terre à terre* de Jean-Christophe Norman, et régulièrement actualisées. Une édition complète sera présentée lors du vernissage, le 29 juin 2017.

Vendues sur les marchés dès le XII^e siècle, les feuilles volantes ont été l'un des premiers médias de masse. Avant de prendre leur forme moderne – le tract et le manifeste –, elles colportaient des histoires spectaculaires, des faits divers et curieux. Ce projet réitère cet état d'esprit, en lien avec la démarche de l'artiste, pour rendre compte du processus de son travail.